



EDMOND POTET

TUÉ LE 25 OCTOBRE 1918
PRÈS DE CHEVRESIS-LES-DAMES (AISNE)

Promotion 1904. — Lettres.

Edmond Potet est né le 12 janvier 1882, à Saint-Seurin-de-Palenne (Charente-Inférieure). Dès sa plus tendre enfance, son milieu et ses goûts le portent vers l'enseignement. Ses parents sont instituteurs. L'enfant, tout petit, vit dans la classe de sa mère. A quatre ans, il se trouve savoir lire : il a entendu les autres. A quatorze ans, il est reçu au certificat d'études primaires supérieures, et il entre à l'École normale de La Rochelle. Il a quatorze ans et demi.

Il débute comme instituteur adjoint dans les Charentes. Il est travailleur, il est jeune. Il pense tout naturellement à Saint-Cloud, terre promise. Il fait une excellente préparation comme surveillant à Chaptal, et il est reçu à la section des lettres en 1903. Mais il faut satisfaire d'abord à la loi militaire. Six de ses camarades sont dans son cas. Et au retour, en 1904, un noyau solide de soldats vétérans et jeunes Clou-

tiers se forme dans cette promotion si unie où la mort a fait tant de ravages.

Saint-Cloud ! Heureuses années, école bénie ! Nous nous épanouissons sous l'indulgente direction de M. Pierre, au contact bienveillant de nos professeurs. Potet s'affirme esprit curieux, épris d'histoire. Il ne peut accepter qu'un fait historique soit jugé insignifiant, à la légère. Quelle joie quand il découvre le fait autour duquel se cristallisent dix ans, vingt ans ou quelques mois de la vie de son héros !

A sa sortie de Saint-Cloud en 1906, Potet fut nommé à l'École normale de Bourges. Il se marie, et dans le calme et la joie d'un foyer heureux, il donne enfin libre carrière à ses goûts personnels pour l'histoire. Mais Bourges est trop éloigné d'un centre intellectuel, d'une faculté. Potet est nommé à La Sauve en 1909. En 1910, il est diplômé d'études supérieures d'histoire de la Faculté de Bordeaux sur le sujet suivant : « L'industrie laitière dans les Charentes et le Poitou. » Il se met à travailler le latin, seul, avec acharnement. En 1912, il est reçu premier à la licence ès lettres, série histoire et géographie. Ses ambitions se précisent. Il veut l'agrégation. Restera-t-il plus tard dans les lycées ? Reviendra-t-il à l'école primaire, à la mère modeste et laborieuse ? Les siens s'y sont dévoués. L'espoir secret de diriger un jour l'enseignement primaire dans une vaste région l'anime. Potet eût été un inspecteur d'académie de race.

Pour réaliser ses légitimes ambitions, il faut se rapprocher de Paris, de la Sorbonne. Potet est nommé en 1913 à l'École normale de Versailles. La lettre circulante, dont il reste un des fidèles, nous fait suivre son labeur tenace. Sa famille s'agrandit. Il a déjà deux enfants, une fillette et un garçon. Il est heureux en son foyer, dans son labeur, dans ses projets.

1914 ! C'est la guerre ! La Patrie est en danger ! L'âme de Potet, sensible et généreuse, se haussé sans effort à l'héroïsme. Le mousquetaire pacifique devient guerrier tout naturellement pour défendre la France. Il est officier de réserve. Il rejoint le 257^e régiment d'infanterie à Libourne. Les siens le

croient au dépôt. Il est depuis un mois au front. Il se bat en Lorraine.

Nommé lieutenant le 1^{er} octobre 1914, il est affecté au 42^e régiment d'infanterie en 1915. Avec le 20^e corps, il se bat en Woëvre, aux Épargnes, dans la boue et le sang. En février 1916, il est déjà à Verdun. Potet fut pendant quatorze jours dans l'enfer entre Vaux et Douaumont. Par miracle, il s'en tire. Il est cité à l'ordre de la division : « Soumis pendant plusieurs jours à un bombardement ininterrompu de grosse artillerie lourde d'une extrême violence, a par son calme maintenu ses hommes à leur place dans des tranchées légères et sans abris, leur donnant ainsi un bel exemple de sang-froid. » Mais ce bombardement l'a ébranlé nerveusement. Il a de plus contracté une fluxion de poitrine. Il est évacué, gardé un mois à l'hôpital, et envoyé pour deux mois en convalescence.

Il est nommé capitaine et versé au 57^e régiment d'infanterie. Inapte à faire campagne, il est chargé de l'instruction de la classe 1918 à Libourne. Il demande à rejoindre le front. Le ministre refuse. Il réussit à partir comme directeur des bataillons d'instruction à l'arrière des lignes. Mais Potet, scrupuleux sur le devoir, ne se sent pas à sa place. Il démissionne et rejoint au feu les hommes qu'il a formés.

Ce fut dans l'Aisne, près de Chevresis-les-Dames, le 25 octobre 1918, dix-sept jours avant l'armistice, que Potet fut frappé d'une balle en plein front, en donnant avant l'attaque ses derniers ordres à sa compagnie de mitrailleuses. Depuis plus de quinze jours il souffrait d'ongles incarnés. Le médecin voulait le renvoyer à l'arrière pour le faire opérer. Mais Potet commande le bataillon en l'absence du commandant. Il refuse.

Maintenant il repose dans un cimetière du front, réellement pleuré de ses camarades et de ses soldats. J'ai lu les lettres des officiers, ses chefs et ses compagnons. Sous leur plume reviennent les mots de « devoir », de « calme », de « sang-froid », de « droiture », d'« honneur », d'« héroïsme »,

d' « amour du pays ». Ces mots, venus de la bataille, ont la plénitude de leur sens. Besseige, le dernier, a revu la fine barbiche, menue et soignée, la vive crânerie de l'allure, du regard, du port de la tête. Il est resté frappé de cette physiologie droite, fine, ardente.

Potet laisse une veuve, trois enfants, et ses vieux parents désolés. Il était pour eux tous le soutien sûr, la juste fierté, toute la joie. Sa croix de la Légion d'honneur, ses lettres sont leurs reliques sacrées. Une dernière citation, à l'ordre de l'armée, accompagne la croix : « Officier de grande valeur, qui s'était imposé à ses hommes par son courage froid et réfléchi. Est tombé glorieusement au cours d'une attaque, frappé d'une balle, alors qu'il donnait ses derniers ordres à ses mitrailleurs, peu de temps avant l'assaut. » Ses enfants reliront les lettres tendres, affectueuses, vibrantes, écrites au cours de la campagne, les dernières volontés jetées sur le papier, onze jours avant sa mort et trouvées sur son corps. Ces paroles de l'au-delà, tendres et fières, écrites par l'homme qui voit clair en lui et autour de lui, mettent en pleine valeur l'humanité noble et droite de Potet : « ...A vous tous, je dis un dernier adieu qui ne peut être sans larmes, mais qui reste courageux... Je saurai faire tout mon devoir pour la Patrie en danger et vous n'aurez jamais à rougir de moi. J'espère mourir après avoir contribué pour ma modeste part au salut du pays, et je souhaite assister au triomphe final. Vous aurez du courage dans le malheur, comme j'en aurai dans le devoir... Il y aura de rudes combats et des tombes nouvelles vont s'ouvrir. Au moins ceux qui tomberont auront la satisfaction de n'être pas morts en vain ; ils tomberont comme ceux de la Marne, de la première, avec l'éclair de la victoire dans les yeux... »

M. LOISEAU.
